

## Que dix ans, ce n'est pas rien

Ricardo Sánchez Ortiz de Urbina

Reçu 09/08/2023

Traduit de l'espagnol par Aurélien Alavi. (Université Aix-Marseille)

### Résumé

La pensée de Ricardo Sánchez Ortiz de Urbina n'a cessé de s'approfondir, sans toujours laisser le temps à ses lecteurs de reprendre leur souffle. La halte que représente « *Que diez años es mucho...* », dut ainsi être accueillie avec soulagement et reconnaissance ! Situé à mi-parcours entre les écrits proprement *stromatologiques* et ceux qui donneront naissance à *Orden oculto* (2021), ne laissant rien pressentir des plus récentes percées, ce texte néanmoins rassemble avec patience et rigueur des années de réflexion sur le sens d'une philosophie qui s'opère au niveau de l'*eikôn* et du microscopique, sans renoncer à son caractère systématique. Il constitue un préalable nécessaire à la bonne compréhension de l'épistémologie phénoménologique que RSOU bâtitra quelques années plus tard. Surtout, il fournit un complément indispensable à ce que nous nous proposons d'appeler sa « perspective stromatologique » : celle qui entend révéler, dans la *Sache*, une diversité de couches (*stromata*) tenues ensemble par une structure « foliatile », la superposition ou le millefeuille des niveaux ainsi articulés. Seulement une philosophie des *stromata* phénoménologiques ne fait pas encore un monde. D'autres paramètres conceptuels sont requis, plus englobants ; qui n'avaient peut-être encore jamais fait l'objet d'un traitement systématique sous la plume de Ricardo. Le risque de confusion entre ces termes est désormais conjuré.

**Palabras clave:** champ intentionnel, *eidós* et eidétique, subordination des intérêts, synthèses schématiques, Raison, vecteur d'état.

### Abstract

#### That ten years is not nothing

The Ricardo Sánchez Ortiz de Urbina's thought has not ceased to evolve, without always giving his readers time to catch their breath. The «stopover» represented by «*Que diez años es mucho...*», must therefore have been greeted with relief and gratitude! Situated halfway between the strictly *stromatological* writings and those that will give rise to *Orden oculto* (2021), leaving no hint of the most recent breakthroughs, this text nevertheless brings together with patience and rigour years of reflection on the meaning of a philosophy that operates at the level of the *eikôn* and the microscopic, without renouncing its systematic character. It constitutes a prerequisite for a good understanding of the phenomenological epistemology that RSOU would build a few years later. Above all, it provides an indispensable complement to what we propose to call his «stromatological perspective»: that which intends to reveal, in the *Sache*, a diversity of layers (*stromata*) held together by a «foliatile» structure, the superposition or millefeuille of the levels thus articulated. Only a philosophy of phenomenological *stromata* does not yet make a world. Other conceptual parameters are required, more encompassing, which had perhaps never been the subject of a systematic treatment under Ricardo's pen. The risks of confusion between all these terms are now overcome.

**Key words:** Intentional field, *eidós* and eidetic, Subordination of interests, Schematic synthesis, Reason, State vector.



## Que dix ans, ce n'est pas rien

Ricardo Sánchez Ortiz de Urbina<sup>1</sup>

Reçu 09/08/2023

Traduit de l'espagnol par Aurélien Alavi<sup>2</sup>. (Université Aix-Marseille)

Vingt ans, peut-être, ne sont rien au regard des thèmes évoqués par la chanson<sup>3</sup> ; mais s'agissant des questions dont s'occupe *Eikasía*, il est sûr que dix ans signifient beaucoup.

Du numéro 0, juillet 2005, au numéro 64, mai 2015, la revue de philosophie *Eikasía* a maintenu, inlassablement, mois après mois, son rythme de parution, étoffant toujours davantage son lectorat.

Elle commença de façon modeste, choisissant pour titre un terme simple et clair : à savoir, le dernier des segments (*tmêmata*) distingués par Platon, derrière ceux, plus élevés, de la *nóesis*, de la *diánoia* et de la *pistis*. Dans sa *Politeia*, le philosophe préconise d'associer « *tô teleutáïô eikasían* » (511 e), c'est-à-dire d'associer, à l'ultime segment, le quatrième et dernier mode d'expérience (*páthema*). La revue *Eikasía* privilégie l'expérience philosophique telle qu'elle s'opère aux niveaux inférieurs, à l'échelon microscopique, quantique, phénoménologique, bien loin du potentiel infini de l'eidétique et de ses puissantes canonnades.

Ses débuts sont modestes, mais abrupts, sans manifeste ni déclarations d'intention ; en leur lieu et place on trouvera, dans le numéro 0, une contribution foisonnante de Fernando-Miguel Pérez Herranz, qui cite le *Faust* de Goethe :

Un trépied ardent te fera reconnaître que tu es arrivé à la plus profonde des profondeurs. Aux leurs qu'il projette, tu verras les Mères, les unes assises, les autres allant et venant, comme cela est.

<sup>1</sup> Note de l'Éditeur : Cet article a été publié dans le numéro 65 de *Eikasía, Revista de Filosofía* (pp. 25-36). Il était consacré à « La philosophie en Espagne. Philosophie en espagnol » lorsque la revue avait dix ans. V. <<https://doi.org/10.57027/eikasía.65.793>>, [18/11/2023].

<sup>2</sup> Note du traducteur : Toutes les citations de l'espagnol ont été traduites par nos soins, sauf indication contraire. Toutes les notes de bas de page sont du traducteur, sauf indication contraire.

<sup>3</sup> Il s'agit de « *Volver* » (1935), un tango des plus célèbres, composé par Alfredo Le Pera et originellement interprété par le chanteur argentin Carlos Gardel.

Forme, transformation, éternel entretien de l'esprit éternel, entouré des images de toutes choses créées. Elles ne te verront pas, car elles ne voient que les êtres qui ne sont pas nés.<sup>4</sup>

Il faut attendre trois ans et son 18<sup>ème</sup> numéro pour que notre revue « manifeste » ses intentions, en formulant une proposition pour la philosophie à l'orée du troisième millénaire : polir et configurer, ajuster entre elles toutes les Idées issues de l'activité humaine, avec le secours d'une rationalité *incarnée*<sup>5</sup> qui se pose en rempart contre le nihilisme autant que le dogmatisme. Soit le projet d'un HUMANISME qui « mise sur la fertilité de la raison, sur sa tâche inachevée » ; qui se situe au carrefour de la raison humaine, là où il ne saurait être question d'opposer en bloc ses *législateurs* (héros de la philosophie mondaine) à ses *artistes* (philosophes académiques)<sup>6</sup>. C'est alors l'humanisme d'une humanité *naturelle* et non plus naturaliste, l'humanisme d'une communauté de singuliers susceptible d'aborder les questions eidétiques les plus abstraites, sans toutefois présenter elle-même une conformation eidétique ; son essence, ou mieux sa structure, ne relève que de la modeste intentionnalité. Ce qui ne

<sup>4</sup> Nous citons le *Second Faust* d'après la traduction qu'en donne Gérard de Nerval, dans *Les Deux Faust de Goethe*, éd. F. Baldensperger, v. Goethe (1932: 418).

<sup>5</sup> Par *Idées*, il faut entendre aussi bien les précipités historiques projetés au cours de tel ou tel processus de production (politique, scientifique, artistique) que celles que nous inspire l'étude des systèmes classiques et non-linéaires, relativistes, chaotiques ou quantiques, etc.... pour autant que ces derniers (du moins leurs variables) sont paramétrés à notre échelle, qu'on ne soustrait pas de leur étude la rationalité humaine et corporelle qui en est la mesure, et les mesure. Cependant que « la position du corps humain lui-même comme paramètre fini dans lequel la rationalité s'incarne ouvre le débat sur l'HUMANISME, la signification ontologique (et pas seulement ontique) de l'homme et les conséquences pratiques (éthiques, morales, politiques) des positions philosophiques », cf. Grupo Eikasía (2008: 8).

<sup>6</sup> *N. du t.* : « Les philosophes académiques et professionnels n'ont cependant pas inventé les Idées sur lesquelles ils travaillent. Comme le disait Kant, ils ne font que polir, parfaire et corrélérer ces Idées entre elles, à la manière des artistes de la raison. Mais les véritables législateurs de la raison sont tous ces hommes qui ont contribué par leurs travaux, leurs recherches, leurs organisations et leurs idées à façonner le cours de l'histoire humaine (Newton, Marx, Einstein, Freud, mais aussi Alexandre le Grand, Napoléon, Bismarck ou Saint Augustin). Ceux-ci, et bien d'autres, sont les philosophes mondains, dont la philosophie diffuse est en quelque sorte dissoute dans la conscience de tous les hommes. En ce sens, on peut souscrire à l'idée que tous les hommes sont des philosophes. Mais, comme le souligne Popper, cette circonstance ne condamne pas la philosophie critique à la futilité : "Tous les hommes et toutes les femmes sont philosophes ; ou, disons, s'ils n'ont pas conscience d'avoir des problèmes philosophiques, ils ont, en tout cas, des préjugés philosophiques. [...] Une justification de l'existence de la philosophie professionnelle réside dans le fait que les hommes ont besoin de quelqu'un pour examiner de manière critique ces théories répandues et influentes" (*La Chouette de Minerve*). », art. cité, p. 11. L'opposition entre « législateurs » et « artistes » de la raison (*Vernunftkünstler*) est ainsi empruntée à Kant, voir notamment *Critique de la raison pure*, « Architectonique de la raison pure », A 839, B 866-67 (les traductions Guillermit, 1966, et Castillo, 1997, ne diffèrent pas sur ce point).

dispense pas la philosophie sortie de ce nouvel humanisme d'assumer toutes les transformations « mondaines », et cela, sans renoncer à son caractère d'institution historico-culturelle.

*Eikasía* est le nom donné à une association qui fait de la philosophie en partant du bas, de *l'eikôn*, l'image schématique et figurative. *Eíkô*, *eikázô* sont des verbes qui signifient « sembler », « ressembler », « représenter par une image ». Comme nous l'apprend Chantraine dans son *Dictionnaire*, c'est seulement dans un second temps, et par l'entremise du composé *epieikês*, qu'on a vu s'agréger les notions de convenance, de raison, d'équité et d'éthique ; et cela, toujours au péril du terrible *aeikês*, de l'effroyable, de l'incommode, de la peste, du destin, des gémissements, des coups... Ce n'est qu'en contournant cette menace que Chantraine peut conclure : « ainsi, de la notion d'image, de ressemblance est issu un groupe sémantique relatif au monde intellectuel et moral » (Chantraine, 1984: 355).

Dix ans après son lancement, sept ans après le *Manifeste*, et après quelques centaines d'articles rédigés par plus de trois cents auteurs sur les sujets les plus divers, nous reconnaissons dans *Eikasía* ce que les biologistes appellent communément une « explosion », ou *radiation* évolutive. Rien de plus exemplaire à cet égard, que la fameuse explosion cambrienne, qui a vu « des formes nouvelles et ingénieuses jaillir de la forme ancestrale comme les rayons d'une roue » (Lane, 2015: 116)<sup>7</sup>. Or, il s'avère que ces explosions de la diversité biologique surviennent « lorsque la promesse génétique se heurte à une opportunité environnementale, comme au lendemain d'une extinction massive » (*ibid.*: 117). Les *explosions* succèdent aux *extinctions*, remplissant du même coup le vide engendré par ces dernières : « Presque tous les *phylums* d'animaux modernes ont émergé du jour au lendemain, quasiment sans prévenir, au sein de roches demeurées à peu près silencieuses pendant des éons... » (*ibid.*: 206).

Et de même, l'extinction philosophique au tournant du millénaire devait provoquer l'explosion en tous sens de la production philosophique, placée sous un double impératif de vitesse et de polyvalence. De là, une diversification accélérée des foyers

<sup>7</sup> Précisons que l'explosion cambrienne fait référence à un événement survenu voici environ 525 millions d'années. Elle désigne la surrection soudaine d'anatomies entièrement nouvelles qui préfigurent les grands groupes d'animaux actuels (notamment les *phylums*, soit les arthropodes et les vertébrés). On vit ainsi apparaître un système biologique d'un nouveau genre, qui transfère masse et énergie, *via* une chaîne alimentaire complexe constituée de plusieurs niveaux trophiques ; c'est ce même système qui introduit les principes de fonctionnement régissant toujours nos écosystèmes.

philosophiques, d'autant plus massive que rien ne semblait pouvoir en stopper le cours ; ni l'unité défensive d'une orthodoxie (en vérité inexistante), ni l'unité conflictuelle d'une vaine hétérodoxie. Or c'est un fait qui se vérifie souvent dans les processus d'extinction, que le vide à l'origine d'une explosion se crée lorsque deux tendances se séparent pour emprunter des chemins opposés. Dans le cas présent, nous pouvons définir ces deux tendances comme suit : d'une part, un durcissement qui a conduit au *désenchantement* et, d'autre part, un alanguissement qui a dégénéré en *psychologisme*. D'une part, la poussée philosophique entretenue pendant si longtemps avec le succès qu'on lui connaît, a fini par s'essouffler, et ce désenchantement, teinté de scepticisme, devait forcer la philosophie à en rabattre, pour ne plus faire œuvre que de haute vulgarisation ; en retour, le scepticisme philosophique s'est jeté dans les bras d'un réductionnisme scientiste. À quoi s'ajoute d'autre part, le relâchement de la tension philosophique, dont le moindre effet ne fut pas de convertir les ouvrages de philosophie en manuels d'auto-assistance<sup>8</sup>. Ne reste qu'à trancher entre deux humanismes dévoyés, l'un rigide, comme gelé dans les eaux glacées de l'eidétique, l'autre aussi suave et cotonneux qu'une séance de développement personnel<sup>9</sup>.

Et c'est depuis ce vide, depuis ce processus d'extinction, qui voit la philosophie balloter entre le Scylla du désenchantement sceptique et le Charybde de la psychologie bien-pensante, que se produit l'explosion philosophique incarnée par *Eikasía*. Le défi à relever est aujourd'hui le suivant : penser un humanisme qui refuse l'alternative entre l'eidétisme<sup>10</sup> et le psychologisme, le scepticisme auquel le premier invariablement nous entraîne, autant que les programmes d'auto-assistances qui désormais innervent le second. Comment somme toute, définir un humanisme non-naturaliste ? Une première réponse fut avancée voici plus de deux siècles par Kant dans sa *Critique de la raison pratique* (1787), qui plaida en faveur d'un *élargissement* de la raison et du *primat* de la raison pratique sur son pendant spéculatif. Seulement

<sup>8</sup> L'auteur fait ici allusion à un genre littéraire connu en France sous le nom de « littérature *self-help* » (!), lequel comprend des livres de bien-être, de développement personnel, de psychologie populaire, etc.

<sup>9</sup> Humanismes dévoyés, c'est-à-dire *inhumains*, l'un « par excès » (planant sur les hauteurs de la spéculation, portant la promesse d'un scepticisme dévastateur), l'autre « par défaut » – se complaisant dans une léthargie, certes bienfaisante, mais sourde aux aspirations proprement humaines.

<sup>10</sup> C'est ainsi que nous rendons « *eidética especulativa* » (littéralement « eidétique spéculative »), moyennant un concept plus tardif de l'auteur. C'est en effet dans le Prologue de *Orden oculto: ensayo de una epistemología fenomenológica* (Oviedo, Eikasía, 2021), que celui-ci se voit thématiqué et approfondi.

l'approche kantienne souffrait de son caractère formaliste et versait dans l'idéalisme, quand l'approche moderne se veut résolument matérielle – mieux, phénoménologiquement matérialiste. Si Kant ne pouvait approcher le transcendantal que dans le contexte d'une enquête visant les conditions formelles de possibilité (de toute connaissance), il en va désormais de l'expérience même du transcendantal (en général), lequel exclut toute « possibilité », du fait qu'il se donne lui-même dans le *transposable*. En tout état de cause, l'élargissement de la raison, irréalisable dans les termes de la raison spéculative, est cela même qui impose le primat de la raison pratique. Et cette suprématie se traduit tout simplement par *une subordination des intérêts*<sup>11</sup>. Les intérêts de la connaissance se soumettent devant ceux de la volonté, *eu égard à la finalité ultime et parfaite*.

C'est précisément cette sujétion, cette subordination des intérêts à une dimension pratique (assujettissement de l'eidétique à l'intentionnalité, dirions-nous aujourd'hui) qui nous permet de conjurer le vide, l'extinction qui se propage pour ne laisser derrière elle que le scepticisme ou la vacuité. Selon Kant, c'est la dimension spéculative de la raison qui se trouve ainsi soumise à sa dimension pratique, et il s'agit là d'une subordination incontournable ; puisque celle-ci porte sur des intérêts, et qu'« en définitive, tout intérêt est pratique », il s'ensuit que « l'intérêt même de la raison spéculative n'est que conditionné et [qu']il est seulement complet dans l'usage pratique » (Kant, 1960: 131).

Conformément au formalisme de l'argumentation kantienne, des thèses comme la subordination de la raison spéculative à la raison pratique (de l'eidétique à l'intentionnalité) et la prééminence de cette dernière, se trouvent érigées en postulats, lesquels insufflent au kantisme une tonalité archaïque. Mais le noyau du nouvel humanisme en gestation est déjà manifeste : l'homme (et avec lui « tout être rationnel », ajoute curieusement Kant) est une fin en soi, en d'autres termes : « il ne peut jamais être utilisé comme un moyen par quelqu'un (pas même Dieu) sans être en même temps, à cet égard, une fin » ; ainsi, « l'humanité est sacrée ». Or nous estimons que cet élargissement de la raison pure (cette « amplification », dans la traduction de

---

<sup>11</sup> L'auteur puise dans I. Kant (1963: cap. II, 3). Nous nous référons pour notre part à une édition française, à savoir : Kant (1960).

Morente<sup>12</sup>), qui ne revient pas à une extension de sa dimension spéculative, est justement ce à quoi Husserl est parvenu avec son idée d'*intentionnalité*. C'est la raison dans sa dimension intentionnelle qui élargit la raison pure, non certes en développant sa dimension eidétique/spéculative, mais en soumettant, en subordonnant, la dimension spéculative aux intérêts pratiques de l'humanité.

Quand s'*interrompt* le processus naturaliste<sup>13</sup> (et non la nature, ce qui serait absurde), dans cet instant d'*interruption* (*épokhê*) où le processus est inversé, à cet instant-là s'opère une *dissociation* des champs eidétique et intentionnel. Seulement comme il ressort des analyses que Gustavo Bueno fait des sciences en tant que clôtures opératoires, le prétendu « champ » eidétique n'en est pas réellement un. L'intentionnel en revanche, forme un champ à part entière<sup>14</sup>. Il circonscrit un domaine que les mathématiciens diraient vectoriel, quelque chose comme un espace de Hilbert à  $n$  dimensions. Il s'ensuit que le primat du pratique, ou la sujétion du spéculatif, postulat archaïque chez Kant, se métamorphose aujourd'hui en une *triple subordination matérielle*. L'eidétique est placée sous le joug de l'intentionnel ; l'objectif (le possible) est assujéti à l'originaire (le transpossible), et ce qui est purement directionnel au sein de l'intentionnel se voit subordonné au kinesthésique (une énergie qui implique un développement temporel). Les trois postulats du formalisme kantien sont ainsi métamorphosés en trois axiomes matériels qui remanient et redéfinissent, en termes nouveaux, l'ancien territoire de la raison.

Premièrement, l'eidétique est subordonnée à l'intentionnalité. Non seulement l'une et l'autre diffèrent sous le rapport de leur origine, mais les intérêts suprêmes de l'humain prescrivent une telle subordination. Deuxièmement, ce qui relève de l'intentionnalité objective n'en reste pas moins soumis, au sein de la dimension « verticale » du champ intentionnel, aux processus de la dimension originaire, ce lieu où l'humain se constitue en communauté de singuliers (il n'y a pas d'ego transcendantal) ; telle est la région où « se forme le sens » (humain), et que Husserl affubla d'une dénomination peu heureuse : le monde de la *phantasia* (*Phantasiewelt*).

<sup>12</sup> Le mot utilisé est par G. Morente est en effet « *amplificación* ». L'auteur lui préfère le terme « *ampliación* », que nous avons choisi de rendre par « élargissement ».

<sup>13</sup> Sur le « naturalisme » et son suspens, tels que les interprète de Urbina, nous renvoyons le lecteur à deux de nos traductions : Sánchez Ortiz de Urbina (2021b et 2022).

<sup>14</sup> L'auteur emploie indifféremment « intentionnel » (« *lo intencional* » comme substantif) et intentionnalité (« *la intencionalidad* »). Nous le suivons dans son choix.

Troisièmement, et cette fois dans la dimension « horizontale » du champ : ce qui est strictement directionnel, et que les physiciens appellent *vecteur d'état*, impossible à mobiliser temporellement, se voit subordonné à la dimension énergétique et temporelle des affections kinesthésiques. Le produit de ces trois subordinations est ce que nous appelons *l'humanité*. Et c'est bien cette humanité, dont la rationalité est exempte de toute compromission avec le naturalisme<sup>15</sup>, qui comble le vide dont nous faisons état ; provoquant ainsi, en lieu et place de la fragmentation sceptique, une authentique explosion radiative. Une explosion qui s'incarne dans la revue *Eikasía*, dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire.

On dénombre ainsi trois conceptions de la *subjectivité*, au regard de sa possible *humanité*.

Il y aurait d'abord une (inter)subjectivité inhérente au niveau eidétique, purement spéculatif, à ce « champ » qui n'en est pas réellement un. Ce sont des sujets non-intentionnels, désincarnés, démunis de perception et d'imagination, des sujets dominés par l'idéalité de l'*eidos*, livrés à l'*infini* de la variation eidétique. Que l'un d'eux parvienne, au gré de cette variation, à dégager un *Vorbild*, modèle ou prototype exemplaire, et aussitôt surgissent tous les autres *Nachbilder*, eux-mêmes intemporels et démultipliés à l'infini. Cette intersubjectivité eidétique, non-intentionnelle, est sans nul doute *inhumaine* ; il s'agit tout au plus d'une humanité *spéculative*, en termes kantien, et c'est pourquoi les configurations idéales qu'elle génère ne forment pas une *véritable* connaissance. L'intersubjectivité eidétique et spéculative (chimérique, dirions-nous aujourd'hui) n'est pas en mesure de *connaître*, à proprement parler, elle ne sait pas ce qu'elle fait. Elle opère certes avec rigueur, mais toujours en-dehors du temps ; le caractère infini de son idéalité la dépossède de cette humanité potentielle que la temporalité intentionnelle réclame. Kant, bien que restreint par son formalisme, avait déjà établi de façon irréfutable que l'eidétisme était affligé d'ignorance :

<sup>15</sup> Autrement dit, sans domination et contamination par l'eidétique, celles-ci allant de concert avec la naturalisation.

[...] cette découverte ne nous aide en rien à étendre notre connaissance au point de vue spéculatif, c'est-à-dire qu'elle n'a aucun usage positif *au point de vue théorique*.... les idées de la raison spéculative ne sont pas encore en elles-mêmes des connaissances. [Kant, 1960: 245]<sup>16</sup>

La connaissance n'est assurée que lorsque l'eidétique est subordonnée à l'intentionnel, comme l'*idéal* au *typique* ; c'est alors que l'intersubjectivité « " désincarnée ", anonyme, (et) désancrée » (Richir, 2008: 153), vient se fondre dans le champ intentionnel, avec ses tensions horizontales et verticales, sa mélodie et son harmonie.

C'est dans le champ intentionnel que nous situons les deuxième et troisième conceptions de la subjectivité. Sur le plan mélodique (soit à l'horizontal du champ), il est nécessaire de faire évoluer temporellement l'*intentio* d'orientation, et cela n'est possible que si l'intentionnel est porteur d'une énergie kinesthésique : si, par exemple, les *phantasiai* sont des affections. Il y aurait ainsi une subordination de la passivité intentionnelle à l'énergie kinesthésique. Mais sur le plan harmonique, dans la dimension verticale du champ, c'est l'intentionnalité objective qui doit se soumettre à l'intentionnalité originaire, la signification au sens. C'est donc là, dans cette zone originaire, que se produit matériellement l'expérience du transcendantal, que se fait le « sens » (les synthèses schématiques sans identité) et que se fait aussi, et pour cette raison même, l'humanité. Si cette dernière peut exister en tant que communauté non-égoïque de singuliers, c'est bien grâce au sens, source d'humanisation. Un *eidōs* appelle une signification, et la signification doit avoir un sens<sup>17</sup>.

Au sortir du vide qu'a fait naître l'extinction philosophique, c'est un *humanisme phénoménologique* que nous recherchons – donnant congé, ce faisant, à tous les faux humanismes, le dur *et* le mou, inhumains par excès *et* par défaut. Mais sans doute le mot « phénoménologique » est-il superflu, faute d'introduire une qualité additionnelle. Le sens (l'élaboration phénoménologique du sens) ne s'ajoute pas à l'humain tel un supplément extérieur, c'est l'humanité au contraire, qui devient ce qu'elle est à partir du moment où l' « intersubjectivité » produit des synthèses mal

<sup>16</sup> Traduction légèrement modifiée.

<sup>17</sup> Déployons ce qui est laissé implicite dans ce paragraphe : les deuxième et troisième conceptions sont, respectivement, l'intersubjectivité opératoire (logée dans le stroma inférieur) et la « communauté des singuliers ».

ajustées, désaccordées, mais riches de sens. Dans cette région « étrange », sauvage et insolite, s'expriment la pleine égalité des singuliers, leur empathie profonde, leur valeur éminemment éthique. C'est à cette région virtuelle et transposable qu'il faut remonter, lorsque nous subordonnons l'eidétique au champ intentionnel et que nous entendons réorganiser ce même champ. Les spéculations et autres chimères débridées et hors du temps, sont alors soumises à la discipline de l'intentionnalité humaine ; celle-ci à son tour se soumet à la temporalité d'une indispensable énergie mobilisatrice, tandis que le monde des opérations objectives s'anime et s'humanise en se gorgeant de sens.

En principe, tout repose sur deux thèses philosophiques bien précises : l'eidétique n'a pas d'origine intentionnelle, et les *eidè* ne se donnent pas davantage dans une intuition directe<sup>18</sup>. Husserl lui-même semble les avoir endossées, c'est du moins ce que l'on peut inférer de son approche par « variation eidétique ». Nul ne dispose d'un accès direct aux idéalités eidétiques<sup>19</sup> ; elles entrent dans la sphère de l'intentionnalité humaine par le concours de certaines *fantaisies perceptives*, qui se détachent de l'enveloppe imaginative (l'imagination finit toujours par desservir le travail scientifique, du fait de son caractère extravagant), avant de se brancher sur un schème idéal ; il suffit alors d'une heureuse contingence pour que se produise la *congruence* par laquelle une infinité de schèmes analogues viennent à coïncider (identité eidétique). Le dispositif eidétique se met ainsi en branle ; les clôtures opératoires donnent naissance à des constructions idéales qui prennent racine et se réorganisent, par fusion ou division, conférant à l'eidétique l'apparence d'un champ – qu'elle ne saurait constituer en vérité. C'est seulement quand la spéculation chimérique se verra soumise au champ intentionnel, que l'eidétique s'humanisera, pour se muer en une connaissance effective.

L'interruption du naturalisme, en dissociant l'eidétique et l'intentionnalité, en subordonnant la première à la seconde (et en cela réside le caractère révolutionnaire du geste husserlien), a ouvert du même coup le champ intentionnel, lequel, à la différence du *pseudo*-champ eidétique, existe bel et bien. C'est « au fond » du champ

---

<sup>18</sup> Thèse pour le moins polémique, que l'auteur semble hériter de Marc Richir (cf. notamment Richir, 2008: 115-165).

<sup>19</sup> « *Idealidades eidéticas* », une expression qui se révélera finalement pléonastique. Sur ce point, voir *Orden oculto* (Ortiz, 2021a: chapitre 3).

intentionnel que se rencontre l'idée de l'humanité, celle-là même que nous recherchons. Comme nous le savons, le mécanisme que la phénoménologie emploie pour une telle entreprise n'est rien d'autre qu'une *anábasis* classique améliorée, que nous nommons *hypérbasis*, en tant qu'elle suit et prolonge l'*épokhê* hyperbolique<sup>20</sup>. Les références spatiales faisant désormais défaut, nous pouvons déclarer indifféremment que nous nous « élevons » au sein du champ intentionnel, ou que nous le « sondons », que nous « plongeons » en lui ; et ce, même si le préfixe grec *ana-* exprime une orientation vers le haut.

L'humanité dont nous nous enquérons, celle-là même qui donne un sens (humain) à la réalité, réclame notre immersion (ou notre élévation) au sein du champ intentionnel. Il s'agit de regagner la zone intentionnelle originaires *via* un changement d'échelle : en remontant de l'échelle ordinaire, théâtre de nos opérations, à des dimensions où les paramètres opératoires sont modifiés en profondeur. Que l'on songe à la faillite de notions aussi fondamentales, et *a priori* incontestables, que la simultanéité, la continuité temporelle et spatiale, la possibilité de suivre des trajectoires définies... à la faillite enfin, de l'idée d'*infini*, qui sous-tend paradoxalement nos opérations courantes, de même qu'elle encadre la science classique (quoique cet infini, curieusement, ne débouche que sur des résultats *approximatifs*). Cela signifie que l'idée d'*infini*, induite par l'eidétique, « parasite », pour ainsi dire, le champ intentionnel ; ou, si l'on ne veut pas s'aventurer aussi loin, qu'elle se borne à le « consolider »<sup>21</sup>. Tant est si bien que son naufrage entraîne à sa suite chacune des notions susmentionnées ; et s'il est une révolution consécutive à la débâcle, celle-ci s'origine dans le seul constat qu'en réduisant l'échelle ordinaire, celle où nous opérons, l'*infini* s'annule, du fait que toute opération rigoureuse y devient impossible. Comme on le voit, cette révolution est double, survenant aussi bien en science (physique quantique) qu'en philosophie (phénoménologie). Il reste à faire l'étude de cette extraordinaire « correspondance » entre ces mouvements scientifique et philosophique, laquelle sans doute, met fin au scandaleux divorce. La physique quantique et la philosophie phénoménologique partagent un même souci, celui de mener à bien des opérations (des analyses et des calculs) en principe irréalisables, étant

---

<sup>20</sup> Note de l'auteur: Une notion introduite par Richir.

<sup>21</sup> Cf. Sánchez Ortiz de Urbina (2013b: 13).

donné que les éléments en présence sont dénués d'identité. Comment sera-t-il possible d'opérer à même le transpossible ? La réponse semble tenir du jeu de mots : grâce à des transopérations. Et tel est l'enjeu de la science et de la philosophie non-classiques, une fois accomplie la séparation de l'eidétique et de l'intentionnalité.

Il est manifeste que, dans cette situation inédite, non-classique, quantique et phénoménologique, la vieille arrogance de la philosophie et l'ancien mépris de la science ont entièrement disparu. Bien plus, la voie semble libre pour une nouvelle tentative de coopération. Les physiciens affirment ouvertement qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils font, mais qu'il leur suffit d'établir si ce qu'ils font produit ou non des résultats, de *vérifier si cela marche*. Les philosophes estiment, eux, qu'ils comprennent ce qu'ils font, seulement ils ne disposent pas des moyens techniques et des procédures de contrôle dont jouissent les scientifiques. Ainsi les professeurs américains Susskind et Friedman peuvent-ils écrire<sup>22</sup>, au sujet des énigmes que soulèvent la *superposition* et l'*intrication* (enchevêtrement, *entanglement*) :

Nous ne chercherons pas à répondre à ces questions, mais ce qui devrait être évident est que la mécanique quantique est un calcul de probabilités cohérent appliqué à un certain type d'expériences faisant intervenir un système et un appareil. Nous l'utilisons et elle marche bien, mais quand nous essayons de nous poser des questions sur la « réalité » sous-jacente, les choses s'obscurcissent. [Susskind et Friedman, 2015: 214]

Cette réalité sous-jacente dont parle Leonard Susskind, une réalité exempte d'identité et de variables cachées, où la possibilité de connaître l'ensemble implique l'impossibilité de connaître les sous-systèmes individuels, n'est jamais que le réel pris à son niveau le plus originaire, pourvu de la plus grande *richesse* et de la plus grande *rigueur*, où le sens humain se fait en « correspondance » avec le devenir de l'organisation matérielle. Et voilà ce que nous apprend la phénoménologie.

C'est, comme nous l'avons dit, au confluent des dimensions verticales et horizontales du champ intentionnel que nous découvrons le territoire originaire, dans lequel se fait le sens et, avec lui, la communauté humaine des singuliers. Il y va, je le

<sup>22</sup> Dans leur superbe et tout récent compendium de la physique quantique, traduit en français par André Cabannes, sous le titre : *Mécanique quantique, le minimum théorique : tout ce que vous avez besoin de savoir pour commencer à faire de la physique*, PPUR, 2015. Nous citerons l'ouvrage dans cette traduction.

répète, d'une double subordination (qui s'ajoute à la subordination de l'eidétique à l'intentionnalité, déjà ébauchée par Kant avec sa thèse d'un primat de la raison pratique) : le plan des opérations possibles est subordonné à celui des transopérations dans le transpossible (harmonie intentionnelle), et la simple orientation se subordonne à l'intentionnalité kinesthésique (mélodie intentionnelle), avec cette énergie que requiert le déploiement temporel.

Les physiciens et les philosophes travaillent séparément sur ce « modèle », en usant de leur terminologie propre. Les uns parlent de vecteurs d'état, de vecteurs de base, d'amplitudes de probabilité, d'opérateurs hermitiens, de vecteurs et valeurs propres. Les autres parlent de sens se faisant, d'écart schématique, de transpossibilité et de transprobabilité, de transopérations et de synthèses schématiques sans identité. Mais une trame commune sous-tend leurs élaborations respectives, qui engendre la même question : comment analyser ce qui ne possède pas d'identité ?

Nous pouvons imaginer une discussion à la fois utopique et uchronique, qui verrait un philosophe et un scientifique (un phénoménologue et un physicien) œuvrer main dans la main, en recourant indifféremment à un vocabulaire issu de l'une ou l'autre discipline, étant admis que chacun possède une parfaite connaissance du domaine dévolu à son partenaire. Nous pourrions appeler cela un « dialogue intérieur » :

Nous voici aux prises avec des vecteurs d'état apparemment intraitables ; c'est la rançon du passage à l'échelle microscopique, qui supposait d'abandonner le champ classique, si aisément opérable pour sa part. En abaissant l'énergie du système, il est fatal que les états classiques cèdent la place à de simples « vecteurs d'états », seuls à même de définir désormais, l'état du système, à l'instant  $t$ . Ce sont des vecteurs intentionnels, avec l'orientation pour seule détermination ; ils semblent privés d'énergie, ne se prêter à aucune de nos opérations, nulle affection pour les mettre en mouvement. Le temps même semble aboli. Or en physicien, nous réclamons quelque chose d'observable, offert à nos mesures, et susceptible d'entrer en relation avec ces vecteurs, même si celle-ci devait être un simple rapport de représentation... L'énergie, l'impulsion, le moment angulaire peuvent être mesurés ; mais comment les mesures de ces grandeurs affectent-elles nos vecteurs ? ... Nous pourrions définir une base, afin que nos vecteurs se combinent linéairement, comme les éléments d'une superposition. Il s'ensuit que l'état quantique du système se laisse décrire comme une superposition de vecteurs de base, affectés chacun d'un coefficient dont le carré correspond à une probabilité (de mesurer telle valeur de l'observable considérée). Chaque coefficient serait ainsi une amplitude de probabilité, mais la superposition de ces derniers bouleverserait la logique classique, telle que nous l'avons toujours respectée... Reste que les mathématiques s'en

trouveront nettement simplifiées, nous n'aurons besoin que de l'algèbre et des nombres complexes... Nous pouvons adopter la base de notre choix. Mais c'est toujours la même procédure qui se répète, la décomposition du si farouche vecteur d'état en une combinaison linéaire d'états ou vecteurs de base, et dont les coefficients seront des nombres complexes. C'est là qu'est encodée l'information, dans ces nombres qui sont des amplitudes de probabilité – plutôt que de simples probabilités, comme dans le contexte classique... Le fait est que cette situation présente bien des avantages. Cet étrange polynôme de vecteurs de base, avec leurs coefficients de pondération correspondants, est semblable aux polynômes, également étranges, que produit la mesure de la grandeur observable ; car ici aussi, des vecteurs propres sont superposés, chacun d'eux étant associés à une valeur propre de l'observable, soit une valeur que l'on peut mesurer. Nous sommes alors capables de faire évoluer temporellement les vecteurs d'état : il en résultera une équation d'onde<sup>23</sup>. Les vecteurs d'état, les « *phantasíai* », se prêtent maintenant à des opérations, du fait de leur développement en termes de vecteurs propres par le concours des vecteurs de base ; et ainsi pouvons-nous calculer avec rigueur (mais seulement de manière probabiliste) la façon dont ces vecteurs d'état, autrement ingérables, évoluent au fil du temps. Et tout cela, parce que les valeurs propres associées à la mesure de l'observable représentent autant de valeurs possibles, de niveaux pour la variable physique considérée (ici l'énergie), et que base dans laquelle nous avons développé le vecteur d'état est aussi celle ayant permis de superposer les composantes dudit vecteur... On croirait à un coup monté, que les dés sont pipés – que nenni ; tout fonctionne en dépit du bon sens, et le prestidigitateur, s'il existe, semble ne jamais pouvoir être pris en défaut. Cependant que nous pouvons désormais déterminer bien des choses, comme les niveaux d'énergie des électrons. Et de même, les niveaux du sens humain. Il s'avère que ce territoire originaire, où le sens se fait et où s'organise la matière, est *transopérable*, bien que dépourvu d'identité. Raison pour laquelle l'eidétique ne pourra jamais y fourrer son nez... En outre je pressens qu'à l'avenir, nous verrons certains des calculs réputés intraitables par nos ordinateurs se réduire à des jeux d'enfants. En codant l'information dans les coefficients des éléments superposés (les amplitudes complexes de probabilité), nous augmenterons considérablement notre capacité opératoire, de façon à produire ou casser n'importe quel algorithme. Il « suffira » de manipuler ces amplitudes, baptisées « qubits ». Il nous serait alors loisible de construire des états composés de « n » qubits comme des superpositions d'états, et le nombre de

<sup>23</sup> Il semble que l'auteur suive ici sans le dire la *Schrödinger picture*, soit l'une des deux formulations (ou méthodes de quantification) dépendant du temps dans le contexte de la mécanique quantique standard. Dans l'image/représentation de Schrödinger, les vecteurs d'état (les éléments de l'espace de Hilbert des états possibles du système) sont fonctions du temps, là où les opérateurs agissant sur eux demeurent constants. Notons toutefois qu'il est une autre représentation, dite « de Heisenberg », suivant laquelle ces mêmes vecteurs n'évoluent pas avec le temps, cette évolution étant cette fois dévolue aux opérateurs. Pour autant que de Urbina favorise une lecture ontique du formalisme quantique (suivant laquelle le vecteur d'état serait davantage qu'une recette opératoire, que le simple catalogue de nos prévisions probabilistes ; il serait une description au moins partielle de ce que « sont » les systèmes), il est cependant naturel que la *Schrödinger picture* l'emporte chez lui sur la seconde.

termes de la superposition croîtrait avec « n » comme  $2^n$ . C'est une augmentation exponentielle<sup>24</sup> ! Bien que sur le plan technique, la confection de tels ordinateurs paraît hors de portée. Enfin, nous déboucherions sur une humanité elle-même intriquée, entrelacée, système composite dont les éléments ne sauraient être factorisés. Telle est précisément la communauté des singuliers, l'humanité que les philosophes ont ardemment recherchée, une fois délaissées la rigidité d'une humanité eidétique et la grossièreté d'une humanité simplement intersubjective, strictement opératoire... Seulement je crains que nous n'ayons fait fausse route, au moins partiellement. Nous avons adopté un facteur classique que nous n'aurions pas dû accepter si aisément. La mécanique classique est la forme limite de la mécanique quantique lorsque la constante de Planck est égale à 0. Mais l'infini est impossible à notre échelle. Nous n'avons retenu, dans nos calculs, que le temps continu de la physique classique. Notre vecteur d'état évoluait temporellement sous l'action d'opérateurs linéaires, ces derniers mesurant la grandeur observable considérée. Seulement cette évolution s'inscrivait dans le temps classique. Il apparaît désormais que, et conformément à ce qu'établit la phénoménologie, dans cette région originaire où se fabrique le sens, c'est aussi le temps lui-même qui se fait... Notre processus sera nécessairement un double processus de temporalisation et de spatialisation. Cela signifie que nous sommes tenus de prendre au sérieux l'équation d'onde, « déduction faite de sa temporalité ». Nous devons casser notre étrange polynôme, repenser les composantes du vecteur d'état, ces vecteurs de base chaque fois affectés d'un coefficient nommé amplitude... Telle composante, tel vecteur basal constituera désormais un « chemin » spécifique. On trouvera d'innombrables chemins parallèles, sans commune mesure avec des trajectoires temporelles, ces chemins étant associés à des amplitudes complexes susceptibles d'interférer. Puis nous intégrerons sur les chemins, en intégrant la contribution de chacun, et le résultat sera, par « transposition », la trajectoire dans laquelle il y aura déjà du temps... Dans l'intégration des chemins de sens, l'irréversibilité est en train d'éclore. Voilà pour la temporalisation. Et il y aura également une spatialisation à travers l'interaction des chemins... Et des synthèses schématiques sans identité verront le jour, tandis que se formeront les transopérateurs que nous sommes nous-mêmes... Je m'aperçois maintenant que le problème inextricable de la mesure de l'observable, avec son effondrement (*collapse*) caractérisé, se laisse interpréter comme une transposition de niveaux... Nous devons donc poursuivre notre collaboration... Nous sommes en train de « basculer vers l'obscur »,

<sup>24</sup> Dans un ordinateur classique, l'information stockée dans un bit est nécessairement binaire : elle ne peut être que 1 ou 0, un seul état parmi les deux possibles. La révolution que propose l'informatique quantique est de remplacer ces bits par des bits quantiques, ou q(u)bits en abrégé, pouvant prendre un ensemble de valeurs beaucoup plus large – et cela, en vertu du principe de combinaison linéaire, ou « superposition ». Ainsi, un qbit peut prendre les valeurs 0 ou 1, mais aussi la valeur propre associée à un état constitué de 10% de 0 et 90% de 1... ou toute autre combinaison. Il s'ensuit que lorsqu'on mesure la valeur du qbit, nous avons 10% de chances de trouver 0 et 90% de trouver 1. La richesse offerte par ce principe se paie dès lors par d'une incertitude dans la mesure du qbit

comme semble l'avoir fait Beckett, au moment de l'épiphanie relatée par son biographe Cronin<sup>25</sup>. Et l'obscur impose des limites à la vraie connaissance, comme le disait déjà Kant<sup>26</sup>... ».

Les limites mentionnées par nos interlocuteurs uchroniques dans leur « dialogue intérieur » sont celles-là même que les humanismes dur et mou ont méconnues. Mus par des motifs opposés mais également « naturalistes », ceux-ci ont provoqué l'extinction, et ainsi ce vide d'où a pu éclore le nouvel humanisme. L'humanité que nous recherchons, à l'intersection des trois subordinations évoquées plus haut, ne relève pourtant pas de l'utopie. Du moins s'il s'avère que nous sommes capables d'endiguer la spéculation eidétique la plus échevelée, et de réveiller aussi bien, l'humanité – dont l'intentionnalité demeure le plus souvent endormie dans l'objectif.

Surgeant du vide laissé par l'extinction philosophique, l'explosion incarnée par *Eikasía* résulte d'une idée : celle d'une humanité conçue en tant que communauté de singuliers, située à égale distance de son pendant eidétique (dès lors chimérique) et de cette « humanité » qui place son salut dans le bien-être psychique. Ainsi, nous célébrons l'anniversaire d'une revue explosive, sans unité – et pour cause, elle n'a pas d'amis à défendre (unité *orthodoxe*), ni d'ennemis à persécuter (unité *hétérodoxe*). On ne saurait prêter à *Eikasía* aucune forme d'unité, sinon celle fournie par l'extinction, dont l'explosion est certes tributaire. C'est une revue de philosophie au service d'un humanisme refondu, rénové ; une revue qui aborde les Idées depuis le sol des *eikones*.

## Bibliographie

- Chantraine, Pierre (1984), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*. Paris, Éditions Klincksieck, vol. 1.
- Goethe, J. W. von (1932), *Les deux Faust de Goethe* (. F. Baldensperger, éd. et Gérard de Nerval, trad.). Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion.

<sup>25</sup> *Note de l'auteur*: sur « l'obscur », voir l'article d'Enrique Vila-Matas (2015); ainsi que la contribution de l'auteur publiée dans cette même revue, Sánchez Ortiz de Urbina (2013a). *Note du traducteur*: Notons qu'il existe une version française de ce dernier article, parue dans le 10<sup>ème</sup> numéro des *Annales de phénoménologie*.

<sup>26</sup> L'auteur se réfère ici à ce que Kant nommait, dans les termes de ses *Prolégomènes à toute métaphysique future* (partie III, §LIX, notamment), une « vraie connaissance positive ».

- Grupo Eikasía (2008), « La filosofía en los inicios del tercer milenio. Grupo Eikasía », in *Eikasía. Revista de Filosofía*, n.º 18, 2008, pp. 1-12, <<https://doi.org/10.57027/eikasía.18.495>>, [01/08/2023].
- Kant, I. (1963), *Crítica de la razón práctica* (M. García Morente, trad.). Madrid, Victoriano Suárez, 1963, vol. 2.
- Kant, E. (1960), *Critique de la raison pratique* (François Picavet, trad.). Paris, Puf.
- Lane, Nick (2015), *Los diez grandes inventos de la evolución*. Barcelona, Ariel.
- Richir, Marc (2008), *Fragments phénoménologiques sur le langage*. Grenoble, Jérôme Millon.
- Sánchez Ortiz de Urbina, Ricardo (2022), « La constitution du champ intentionnel et sa vulnérabilité face aux abîmes », in *Annales de Phénoménologie – Nouvelle série*, n.º 21, pp. 209-231, <<https://wp.lul.li/Annales/wp-content/uploads/sites/6/2023/01/Annales-de-Phe%CC%81nome%CC%81nologie-n%C2%B0-21-2022.pdf>>, [03/07/2023].
- Sánchez Ortiz de Urbina, Ricardo (2021a), *Orden oculto: ensayo de una epistemología fenomenológica*. Oviedo, Eikasía.
- Sánchez Ortiz de Urbina, Ricardo (2021b), « *Abyssus Abyssum invocat*: les mathématiques entre l'intention et l'eidos » (Aurélien Alavi, trad.), in *Eikasía, Revista de Filosofía*, n.º 100. Oviedo, pp. 303-322, <<https://doi.org/10.57027/eikasía.100.373>>, [03/07/2023].
- Sánchez Ortiz de Urbina, Ricardo (2015), « “ Que diez años es mucho... ” », en *Eikasía, Revista de Filosofía*, n.º 65: «X Aniversario: la filosofía en España, la filosofía en español », pp. 25-36, <<https://old.revistadefilosofia.org/65-03.pdf>>, [15/08/2023].
- Sánchez Ortiz de Urbina, Ricardo (2013a), « La oscuridad de la experiencia estética », in *Eikasía, Revista de Filosofía*, n.º 47: « La fenomenología arquitectónica (II) – Marc Richir », pp. 23-48, <<https://old.revistadefilosofia.org/47-02.pdf>>, [02/07/2023].
- Sánchez Ortiz de Urbina, Ricardo (2013b), « Le principe de correspondance », in *Annales de phénoménologie*, n.º 12, 2.º.
- Sánchez Ortiz de Urbina, Ricardo (2010), « L'obscurité de l'expérience esthétique », in *Annales de phénoménologie*, vol. 10.
- Susskind, L. et Friedman, A. (2015), *Mécanique quantique, le minimum théorique : tout ce que vous avez besoin de savoir pour commencer à faire de la physique* (André Cabannes, trad.). Paris, PPUR.
- Susskind, L. et Friedman, A. (2014), *Quantum Mechanics. The theoretical Minimum*. New York, Penguin Books.
- Vila-Matas, Enrique (2015), « Beckett en la tormenta », in *El País*, 20 juin, <[https://elpais.com/elpais/2015/06/16/opinion/1434479659\\_696466.html](https://elpais.com/elpais/2015/06/16/opinion/1434479659_696466.html)>, [20/08/2023].